

II

Les cimetières européens ne se différencient guère, ce semble, de notre Père-Lachaise. Les Allemands, qu'on les considère aux environs de Hambourg, Brême, Stettin, Francfort ou Berlin, brillent d'une esthétique analogue. Plus d'intimité cependant. Volontiers les familles s'y promènent et les enfants y jouent. Les fleurs entrent pour une grande part dans la décoration tombale. Le Friedhof de Dusseldorf, au printemps, sourit de toutes ses roses parmi les croix et les pleureuses de marbres perdues au milieu des bosquets.

Les cimetières espagnols se ressentent du goût national des couleurs violentes. A part ce détail, ils reproduisent les nôtres. Les classes sociales y sont cependant plus nettement marquées. Elles évoluent de la fosse commune aux panthéons, mausolées des familles riches. Certaines villes, Valence et Barcelone notamment, possèdent des *columbaria*, murailles droites trouées d'alvéoles où, selon la coutume des chrétiens de l'ancienne Rome, on introduit

le cercueil tout entier. Les habitants de ces *columbaria* appartiennent à la classe moyenne. Une aisance modeste les préserve de l'ossuaire mais ne leur permet pas le luxe d'un panthéon.

Partout, et principalement au cimetière, le pauvre doit cacher ses haillons. Une tombe couverte de gazon, une de ces tombes anonymes, si belles cependant avec leurs éclosions timides de fleurs, ne saurait demeurer entre deux monuments solidement assis sur leurs fondations souterraines. La Hollande égalitaire en juge elle-même de cette manière. Ses cimetières se départagent en quartiers des riches et quartiers des pauvres. Les derniers sont de vastes prairies très vertes. Depuis peu de temps on songe à les orner et, dans ce pays où surabondent les fleurs, on les enlaidit de couronnes en fer.

Les quartiers des riches constituent des parcs plus merveilleux dans ce parc illimité qu'est la Hollande. Point de ruelles lépreuses et de divisions géométriques. Les bourgeois s'y ménagent des propriétés qu'enclosent des grillages. Peu d'édifices. En général, des pierres ou des stèles, quelques colonnes tronquées où

figurent des versets de la Bible et le livre lui-même. Les saules, les ormes, toutes les essences d'arbres dont seréjouissent les polders, ombragent les carrés minuscules. Et des fleurs, ces fleurs grasses et de carnation si délicate dont les jardins s'éclairent, narcisses, tulipes, pensées, prospèrent dans le sol saturé d'humidité (1).

Le Hollandais pratique un culte des morts raisonnable. Il s'occupe volontiers des tombes, mais, plus volontiers encore, prépose des mercenaires aux cultures qu'elles nécessitent. Il sait la valeur du temps. Il agit un peu comme l'Américain. Cependant, en Amérique, la poésie des choses hante moins et la lutte ardente prend davantage les vivants. Les loisirs manquent pour qu'on s'intéresse aux disparus. Néanmoins on leur assure des demeures considérables où ils auront, pour s'évanouir en fluides et en boues, la vastitude et la sérénité. Les cimetières américains donnent l'impression d'immenses ateliers de sculpture à ciel ouvert dont le sculpteur, par fantaisie, traiterait des sujets funéraires. Celui

(1) Certains cimetières hollandais sont faits de terre rapportée et surélevés par crainte des inondations.

de Georgetown, près de Washington, accuse, par hasard, un air familial. Les tombes de marbre, d'un style assez pur, s'y dispersent sans ordre sous des chênes séculaires. Mais cette nécropole familiale est une exception et on peut lui opposer le cimetière militaire d'Arlington où dorment les victimes des guerres de Sécession. Les tombes y sont rangées en formation de bataille, celles des officiers en avant, portant chacune un nom et un numéro de régiment. Un conservateur les surveille. Sa maison, au mitan des lignes héroïques, s'élève, toute drôle, avec son fronton et son péristyle hellènes.

L'Amérique n'instaurera pas davantage l'art des cimetières qu'elle n'instaura l'art des façades urbaines. Elle voit grand. Toute joliesse lui échappe. Elle confond l'énormité avec la beauté. C'est pourquoi les leçons de la vieille Europe méditative lui seront longtemps encore nécessaires. Elle apprendrait de l'Italie le goût funéraire aussi bien que le goût jardinier. Car les cimetières de la péninsule vivent parmi les fleurs. Ils sont des bouquets offerts à la mort par la Nature comme pour la remercier de se renouveler en elle.

Celui de Venise emplit toute une île. Il y règne une paix parfumée et quasi-voluptueuse où se pâment les ifs, les cyprès et les lauriers-cerise. Les tombes, sous le climat enchanté, s'épanouissent d'elles-mêmes, sans qu'on les soigne. Les morts y abordent silencieusement, venus en gondoles, accompagnés des prêtres en cagoules rouges. Les familles les suivent rarement et les visitent à peine. Elles les sentent si heureux qu'elles appréhendent de troubler leur quiétude d'une présence indiscrete (1).

Des peuples vivent sous la hantise de la mort. D'autres, au contraire, entretiennent avec elle un commerce familial. Ils l'accueillent comme une libératrice qui leur découvrira les paradis convoités. Ainsi les Arabes. Leurs cimetières naissent parmi les champs d'aloès aux lances aiguës et sous les figuiers de Barbarie. Celui d'Oran a l'aridité d'un désert parsemé de ruines. Les marabouts, constructions cubiques surmon-

(1) La plupart des campo-santo italiens ne ressemblent pas au cimetière vénitien. Esthétiques par leur richesse et l'abondance de leurs fleurs, ils enferment une multitude de statues ridicules, personnages en frac, femmes en robes décolletées, etc., qui détruisent, en partie, leur agrément.

tées d'un dôme et éblouissantes de blancheur, en sont les monuments principaux (1). Les tombes s'y disséminent, orientées vers La Mecque, composées d'une stèle que termine, au sommet, une boule en forme de tête, d'une éminence de terre entourée de petites pierres blanches et d'une deuxième stèle plus exigüe, placée aux pieds du mort. A Blidah, Sousse, Alger, Tunis, et, plus loin, au Caire, les physionomies tombales diffèrent par quelques menus détails. De la maçonnerie ou quelque plaque de granit remplace l'éminence de terre. Aucun essai d'ornementation. Allah

(1) Le sommet des koubas marocains et des marabouts arabes est généralement orné d'un croissant, d'une boule ou d'un drapeau. Sur les parois extérieures, des chiffons en guise d'ex-voto et quelquefois de riches étoffes brodées. Souvent, par suite de l'extension des villes, il arrive que ces marabouts, dont la présence au milieu des cimetières n'est que fortuite, se trouvent bizarrement encadrés. A Tunis, dans les souks, s'élève un café très pittoresque, haute pièce au plafond supporté par des colonnes peintes en rouge et en vert. Au centre de ce café, entouré d'une barrière de bois, végète un marabout. Les plus beaux koubas ou marabouts sont ceux de Sidi-Gueddac, à la bifurcation des chemins de Fez et de Mekinez; de Sidi-Hadj, à Tlemcem; de Sidi-Yacoub, à Blida; de Sidi-el-Bachir, à Oran; de Sidi-Brahim, à Bône, etc. Ce dernier est de forme circulaire avec le dôme traditionnel.

n'a point commandé l'hommage bizarre des couronnes. Seulement le vendredi, il veut que les femmes aillent caqueter et manger sur les sépultures. Les haïks se mêlent aux blancs burnous de laine et le cimetière s'anime d'un mouvement inattendu. Ou bien l'Achoura, fête des morts, attire la foule des Arabes pour des cérémonies auxquelles, censément, participe le monde souterrain. Ou bien encore, Allah prescrit des fantasias autour des marabouts afin que la sagesse et la sainteté soient avec pompe et déférence célébrées et perpétuées au sein des tribus fidèles.

Et à mesure que l'on avance vers le levant, l'art funéraire musulman, rudimentaire sur les côtes africaines, augmente en esthétique. Smyrne déjà montre des cimetières riants, couverts de mélèzes où les tombes sont plutôt des endroits de repos, de causerie, de fumerie et même de rendez-vous tendres que d'affliction. La mort et la vie, à force de se coudoyer, fraternisent. Rien ne les sépare. L'une ne saurait, en aucune manière, tyranniser et terroriser l'autre. Elles ont souscrit à une entente tacite.

Et cela est plus évident encore dans les admirables cimetières de Constantinople et de Scutari. Car on en a fait, non point pour la satisfaction des morts, mais pour celle des vivants, des promenades uniques au monde que traversent les voitures et que jalonnent les cafés. Les sycomores, les pins et les cyprès, de splendeur inouïe, propagent sur ces promontoires élevés une fraîcheur perpétuelle. Nul ordre, une diffusion indéfinie des tombes uniformes qui apparaissent, silhouettées sur les rideaux verts des arbres, comme une légion de fantômes immobiles. Les carrières prochaines de Marmara fournissant largement le marbre nécessaire, toute autre matière est écartée. Le mausolée turc érige donc, selon des procédés voisins du mausolée arabe, une stèle de marbre surmontée d'une sphère simulant le visage humain et coiffée d'un fez colorié à glands d'or. Cette stèle, chamarrée d'inscriptions ou de versets, se prolonge à terre d'une dalle incurvée où les familles déposent fleurs, offrandes de parfums et de lait. Les cippes des tombes féminines, en place du fez, supportent des rosaces représentant en relief des fleurs

peintes ou dorées, tiges de lotus, ceps de vigne avec leurs pampes et leurs grappes.

Des quartiers appartiennent aux étrangers et rassemblent les styles ordinaires de nos nécropoles; d'autres, affectés aux Arméniens, ne se distinguent des quartiers turcs que par des attributs qui indiquent la profession exercée par le défunt. Généralement, dans les tombes modernes, on perçoit une préoccupation de copies occidentales.

Et tout cela sourit, palpite, exempt de morosité. Les hommes et aussi les animaux librement circulent, dorment et mangent à l'abri des stèles où les verdure, traversées de soleil, tracent des dessins noirs. Circassiennes, Arméniennes, Grecques et Juives y viennent, le visage découvert ou voilé, légères et souples en leurs vêtements de soie historiés de broderies. Les cavaliers y paradent. Les véhicules y suivent les longues avenues dallées de marbre. Durant le jour et la nuit, aux lumières, le cimetière turc oublie qu'il est un cimetière. Ses tombeaux précisent le souvenir des familles. Mais les cadavres n'y gisent plus puisqu'Allah, dès l'inhumation, les

emporta, par leurs toupets de cheveux, vers les délices promises par son prophète (1).

On souhaiterait vraiment que tous les cimetières eussent cette atmosphère de gaieté, ces efflorescences indépendantes, cette luminosité des êtres et des choses. Mais les peuples dont les vicissitudes se multiplièrent et que courbèrent sous leur joug des religions étroites, imprègnent leurs œuvres de mélancolie. Les logis de leurs morts réfléchissent la gravité de leur pensée.

Quoi de plus profondément triste, en quelque lieu qu'on l'envisage, qu'un cimetière juif? Presque toujours les villes rejetèrent de leurs nécropoles communes les doux pasteurs de Judée, devenus des négociants retors, affermis dans leur race par des siècles de proscription. Lorsqu'elles consentirent à recevoir leurs cadavres, elles leur concédèrent des espaces étriqués où, à grand'peine, ils édifièrent d'humbles

(1) Le moins intéressant des cimetières turcs est celui de Meidan où sont enterrés les membres de la famille de Mohammed. Les tombes, sur le modèle arabe, s'alignent à l'infini, dans un ordre quasi géométrique, sans un arbre qui vienne en atténuer l'implacable blancheur.

mausolées. A cette heure seulement, ils peuvent participer aux fastes funéraires de leurs frères en humanité. Mais ils n'affichent point de luxe et n'abusent pas des libertés chèrement acquises. Ils se groupent en tribus distinctes et comme méfiantes.

Parmi les nations musulmanes, ils souffrent encore d'un mépris insurmontable. Les Arabes et les Marocains ne condescendraient jamais à dormir auprès d'eux leur dernier somme. Leurs cimetières africains sont des charniers semés de pierres brutes où la végétation seule parvient à mettre une note de douceur. Leurs cimetières turcs n'ont pas même la consolation des verdure. Ils étalent, sur des collines désolées, leurs informes pierrailles. Ils ont, comme le veulent des maîtres autoritaires, l'apparence d'une voirie.

Et, en pleine Judée, dans le pays originel de cette prolifique et patiente race qui, malgré les rebuffades, l'arbitraire, les massacres, conquiert l'univers, éclate prodigieusement son irrémédiable tristesse. Rien au monde, sinon peut-être le paysage d'Aden, ne donnerait une idée de

désolation plus définitive que cette vallée de Josaphat où, depuis des temps immémoriaux, ses générations creusent leurs sépultures. Les mausolées monolithes d'Absalon, de saint Jacques et de Josaphat, appuyés, comme des vieillards, sur leurs piliers doriques, le flanc troué par d'inguérissables blessures, planent sur le paysage dévoré de soleil. Ils en sont les âmes désorientées et lugubres. Et, à perte de vue, dans les bas-fonds qu'ils dominent, par myriades, courent les petits carrés blancs des tombes. Elles en paraissent être les fragments détachés par quelque convulsion d'un sol rougeâtre qui contribue à accentuer leur blancheur. Ainsi qu'en tous les lieux brûlés de sécheresse, l'aspect de taciturnité s'agrandit, la sensation de solitude et d'abandon s'aiguise jusqu'à la souffrance.

Pourtant les Juifs n'abandonnent pas leur fabuleuse nécropole. On y rencontre, la nuit, leurs troupes aux visages de cire blême. C'est, en effet, la nuit qu'ils enterrent leurs morts et les accompagnent en robes de velours noir, violet, bleu ou cramoisi. Ils garnissent leurs dalles funèbres

de gerbes fraîches. Mais le soleil du lendemain, en quelques minutes, réduit en cendres ces offrandes florales. Car la vallée du Jugement dernier doit demeurer ainsi formidablement dénudée. Elle ne s'épanouira d'êtres et de fleurs que lorsque y résonneront les trompettes des archanges.

Les Juifs sont un peuple aux destinées uniques dans l'histoire de la civilisation, et la vallée de Josaphat résume l'affliction de tous leurs cimetières épars sur le globe. Nous ne nous attarderons pas davantage à étudier son esthétique, qui est celle du désert mélangé à la ruine. Car d'autres nécropoles nous induisent à une admiration moins spéciale. Évoquez un Paradou de fleurs innombrables, de lataniers et de cyprès majestueux, et vous avez devant les yeux le cimetière d'Honolulu. Les colonnes blanches, les stèles, tout le clinquant européen essaie de dépoétiser ce coin de nature dédié à la mort. Mais inutilement. La végétation, en quelques semaines, les envahit, les couvre, paralyse leur effort de blancheur. Puis, les familles indigènes persistent à conserver des coutumes ingénues.

Elles ne connaissent point les couronnes. Du moins elles les emploient modérément. En place de nos immondices perlières, elles confectionnent des colliers de fleurs, ces colliers dont les femmes de Bénarès ceignent leurs épaules pour descendre vers le Gange. Les fines corolles enfilées embrassent de leur étreinte la pierre trop claire. Et ce sont partout des guirlandes et des festons pareils, si bien que le cimetière paraît éternellement en fête, en fête pour lui-même, parce que sa joie consiste à être toujours coquet, paré, embaumé (1).

Là, une fois encore, la nature atténuée l'inesthétique de l'architecture. Il est si rare, vraiment si rare que l'architecture tire de l'idée profonde de la mort une inspiration artistique !

(1) On sait que les Indous, non plus que les Parsis, sectateurs de Zoroastre, n'ont de cimetières. Les uns incinèrent publiquement leurs morts dont ils dispersent les cendres et les os calcinés dans les fleuves. Le Gange charrie ces boues humaines où se plongent, pour leurs ablutions, les hommes bronzés et les femmes semblables à des déesses. Les autres offrent leurs cadavres en pâture aux oiseaux sur les grilles de ces blanches tours du silence, habitées des vautours et des corbeaux et qui se dressent dans le plus merveilleux des jardins.

Et c'est pourquoi nous devons louer les Japonais, dont les cimetières, juchés sur des vallonnements ou des terrasses naturelles, au milieu des bois, sont comme des boîtes de délicate orfèvrerie. On y monte par des escaliers de pierre, en passant sous des portiques contexturés d'un agrégat de monstres. Et, de suite, on est saisi par l'impression d'or que donne la masse des tombes. Car les bouddhas accroupis sur leurs lotus et les stèles paraphées d'inscriptions étincellent au soleil comme des bijoux très précieux. Tant de dorures, ailleurs paraîtraient excessives. Ici, on les trouve naturelles parce qu'on se rappelle les temples et les monuments des villes nippones où l'or pallie la crudité des vermillons et des outremers. Les morts possesseurs de leurs édifices sont d'anciens morts en allés à l'universel néant. Les nouveaux, en attendant leurs représentations de dieux dorés, conservent le palanquin fragile qui les transporta, les vases biscornus, les fleurs en papier argenté, les brûle-parfums munis de baguettes odorantes.

Le Japonais entretient-il un culte véritable de la mort? Celle-ci ne lui fournit-elle pas seule-

ment un prétexte nouveau à exercer sa dextérité artistique? On le croirait si l'on ne savait ce peuple en communion religieuse avec l'immense empire jaune dont la Chine est le corps immobile et pansu. Mais il se dégage peu à peu de l'emprise du tombeau, tandis que sa voisine s'y abandonne aveuglément. La Chine n'a qu'un petit nombre de cimetières proprement dits. Encore ne sont-ce pas des cimetières véritables, mais, comme à Canton, des cités transitoires de défunts, des chambres mortuaires d'attente. On y dépose en des maisons de granit les cercueils singuliers en bois de teck, sculptés, ajourés, peints de vermillon et d'or que les vivants se préparent de longue date. De petites lampes les éclairent cependant que s'étiolent les offrandes de fleurs et que les baguettes d'encens, constamment renouvelées, dispersent les odeurs nauséabondes. En ces habitacles loués au mois, les morts attendent leur transport vers les régions natales où ils iront se désagrèger en plein air.

Car la Chine est une nécropole démesurée. Si parfois l'on y rencontre des groupes de tom-

beaux, en terre battue, coniformes, surmontés de boules de faïence et carapacés de plaques rouges, le plus souvent les cercueils ne sont pas enterrés. Ils reposent au milieu des jardins, au bord des routes, isolés ou attroupés, ou encore superposés en pyramides. Les personnages riches, les dignitaires, les saints lamas jouissent de parcs funéraires. Leurs mausolées, entassement bizarre de dieux et de dragons terminé par une pointe d'or, dorment en des bocages de pins, de cèdres et de thuyas. Ça et là, dissociés par le temps, croulent les temples consacrés à leur mémoire et la foule des idoles dorées qui les gardent des profanations.

Les tombes impériales et princières également s'isolent en des sites élevés avec leurs murailles opaques, leurs portiques de bois ciselé, leurs ponts de marbre, leurs lacs de lotus, leurs tribus de monstres.

Mais avec ces dernières nous entrons dans une esthétique spéciale, l'esthétique de la tombe elle-même. Pour en entreprendre l'examen, il faudrait remonter aux origines de ces monuments qui participent du palais et du temple.

Des écrivains plus autorisés traduisirent la magnificence des tombeaux égyptiens, grecs, romains, syriaques ; de ceux des califes et des mameluks, coiffés de dômes et couronnés de tours ; du Tage où repose, parmi les dentelles de marbre, la sultane Moutaz-i-Mahal ; des sépulcres mogols garnis de tentures et de tapis somptueux ; des mausolées élevés aux rajahs de Gwalior, aux rois de Golconde, de Siam, d'Annam et de Mandchourie ; de celui, si pittoresque, de la reine madécasse Ramiharo ; de ceux voués à la gloire des Mings avec leurs allées de statues colossales ; enfin de la sainte montagne de Nikko où les Japonais voulurent une apothéose de marbre, de laque et d'or.

III

Mais toutes ces merveilles, venues du passé, n'ont, avec les villes modernes, aucun rapport social. La plupart d'ailleurs en sont éloignées. C'est pourquoi les avons-nous négligées et nous sommes-nous cantonnés à l'étude des nécropoles actuelles à l'édification desquelles concoururent